



HAL
open science

Philosophie de la libération et tournant décolonial

Juliette Roguet, Capucine Boidin, Magali Bessone, Stéphane Dufoix

► **To cite this version:**

Juliette Roguet, Capucine Boidin, Magali Bessone, Stéphane Dufoix. Philosophie de la libération et tournant décolonial. Cahiers des Amériques Latines, 2022, pp.93 - 102. 10.4000/cal.15270 . hal-04420531

HAL Id: hal-04420531

<https://hal.parisnanterre.fr/hal-04420531v1>

Submitted on 26 Jan 2024

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Cahiers des Amériques latines

100-101 | 2022

Une revue à l'heure de la science ouverte

Philosophie de la libération et tournant décolonial

Entretiens avec Magali Bessone & Stéphane Dufoix

Juliette Roguet, Capucine Boidin, Magali Bessone et Stéphane Dufoix



Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/cal/15270>

DOI : [10.4000/cal.15270](https://doi.org/10.4000/cal.15270)

ISSN : 2268-4247

Éditeur

Institut des hautes études de l'Amérique latine

Édition imprimée

Date de publication : 31 décembre 2022

Pagination : 93-102

ISBN : 978-2-37154-159-7

ISSN : 1141-7161

Ce document vous est offert par Fondation nationale des sciences politiques



Référence électronique

Juliette Roguet, Capucine Boidin, Magali Bessone et Stéphane Dufoix, « Philosophie de la libération et tournant décolonial », *Cahiers des Amériques latines* [En ligne], 100-101 | 2022, mis en ligne le 15 septembre 2023, consulté le 26 janvier 2024. URL : <http://journals.openedition.org/cal/15270> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/cal.15270>



Le texte seul est utilisable sous licence CC BY-NC-ND 4.0. Les autres éléments (illustrations, fichiers annexes importés) sont « Tous droits réservés », sauf mention contraire.

Philosophie de la libération et tournant décolonial

Entretiens avec Magali Bessone & Stéphane Dufoix

Juliette Roguet * & Capucine Boidin **

En 2009, les *Cahiers des Amériques latines* publient un dossier intitulé « Philosophie de la libération et tournant décolonial » (n° 62) proposé et coordonné par Fátima Hurtado López alors doctorante en philosophie et Capucine Boidin à l'époque maîtresse de conférences en anthropologie à l'IHEAL. Fátima Hurtado López faisait sa thèse sur l'œuvre philosophique d'Enrique Dussel, en cotutelle entre Paris-1 et l'université de Grenade. Capucine Boidin de son côté avait créé un enseignement « Écriture des sciences sociales et études postcoloniales » en 2006 et participé à l'organisation d'une journée d'étude sur l'œuvre de Paul Gilroy à l'IHEAL le 1^{er} décembre 2007. C'est à cette occasion, au cours d'une discussion informelle, que James Cohen – aussi professeur à l'université Sorbonne Nouvelle – lui demanda si elle connaissait les études décoloniales (la réponse fut négative!) et lui présenta l'anthropologue Ramón Grosfoguel qui, par la suite, vint à deux reprises dans son séminaire expliquer les principales lignes de leurs propositions théoriques, au cours de l'année 2008. De là naquit l'idée de faire un numéro des *Cahiers des Amériques latines* pour faire connaître en France quelques-uns de ses auteurs et en particulier Enrique Dussel.

* Sociologue, chercheuse associée au Creda UMR 7227.

** Anthropologue, enseignante-chercheuse à l'IHEAL-Creda UMR 7227.

Treize années plus tard, qu'en est-il? Dans les premières années, le numéro fait décidément peu de bruit! Jules Falquet [2019] critique à juste titre que le numéro n'ait fait appel qu'à des auteurs masculins et qu'il invisibilise les autrices féministes décoloniales – María Lugones [2019] parmi d'autres – qu'elle contribue à traduire et à faire connaître en France, en particulier dans les *Cahiers du Cedref*. De fait, Capucine Boidin ne croise les écrits de Rita Laura Segato que bien plus tard, par ses traductions au français, d'abord *L'Édipe noir* [2014] puis *L'Écriture sur le corps des femmes assassinées de Ciudad Juárez* [2021]. Les premières citations des articles du numéro commencent à partir de 2014 et augmentent significativement à partir de 2019, probablement à la suite de la création de l'article Wikipedia en français « études décoloniales » en avril de la même année¹ et qui s'y réfère à cinq reprises. Mais qu'en est-il de la réception de ce numéro et surtout des auteurs décoloniaux dans l'académie en France? Le comité de rédaction des *Cahiers des Amériques latines*² a demandé à une philosophe et à un sociologue, Magali Bessone et Stéphane Dufoux, de répondre à quelques questions afin de retracer le contexte et les effets de leurs lectures.

Contexte de lecture

CAL : *En quelle année et dans quels contextes politiques et académiques avez-vous pris connaissance du dossier (moment politique et/ou moment académique personnel)? Au moment où vous vous êtes intéressés à ce dossier, aviez-vous déjà connaissance de ces travaux et auteurs latino-américains? Si oui, lesquels et comment/dans quel(s) contexte(s) les aviez-vous découverts?*

MAGALI BESSONE : Je pense avoir lu le dossier au plus tôt en 2013 et vraisemblablement en 2014-2015, dans le cadre de lectures que j'avais faites pour répondre à trois invitations différentes (deux dans des séminaires de philosophie critique, une dans un séminaire d'anthropologie), m'incitant toutes trois à déplacer et à enrichir mes analyses sur la question raciale depuis les références anglo-américaines et nord-américaines³ vers les réflexions sud-américaines et décoloniales [Bessone, 2013]. Il y a eu deux invitations au Collège international de philosophie, la première le 17 mars 2014 au séminaire « Race et colonialisme. Sur les épistémologies de la décolonisation », animé par Orazio Irrera et Matthieu Renault, la seconde au séminaire « Philosophie critique de la race et frontières de la citoyenneté »,

1. En anglais, la page « Decoloniality » est créée en 2013, en espagnol l'entrée « Decolonialidad » est publiée en février 2018 à partir d'une traduction de l'anglais. La page en français choisit un intitulé différent, « Études décoloniales » et n'est pas une traduction.

2. Les entretiens ont été menés par écrit avec Magali Bessone et par visioconférences avec Stéphane Dufoux par Juliette Roguet et Capucine Boidin entre juin et septembre 2022.

3. Mes références étaient anglophones (Angleterre, États-Unis).



animé par Angelica Montes et Pauline Vermeren le 17 novembre 2016⁴. Et une invitation dans le cadre du séminaire « Frontières identitaires et représentations de l'altérité », co-animé par Marion Bottero, Francesca DiLegge, Henrique Nardi et Lenita Perrier à la MSH Paris-Nord, où je suis intervenue le 18 mai 2016. Je me rappelle en particulier que Lenita Perrier, dans le premier message par lequel elle m'a contactée, soulignait que les organisatrices et organisateurs avaient été frappés par la proximité de ma proposition de mobiliser la « race » en en faisant un usage analytique et critique avec les positions d'Aníbal Quijano.

C'est dans ces années-là (2013-2015) que je me suis mise à lire avec attention les auteurs décoloniaux latino-américains que je ne connaissais pas auparavant. C'est aussi en 2015 que j'ai entendu présenter Ramón Grosfoguel lors d'une journée organisée par la fondation Frantz Fanon sur « La pensée de Fanon à l'épreuve du temps », dans laquelle je présentais une intervention sur la réception de Fanon en France⁵ : il clôturait la journée avec une intervention intitulée « Possibilités et impossibilités d'alliances politiques entre la gauche occidentale et les mouvements décoloniaux face à une crise de civilisation : quel apport de la pensée de Fanon ? »

Je précise cela pour deux raisons : d'une part, rétrospectivement, vos questions m'ont permis de réaliser à quel point ma lecture des auteurs latino-américains a été tardive. Cela s'explique sans doute par un ensemble de facteurs, qui ont été très bien analysés dans l'article de Capucine Boidin, « Études décoloniales et postcoloniales dans les débats français » : je ne lis pas l'espagnol, j'avais fait plusieurs séjours aux États-Unis où j'avais rencontré les études et débats postcoloniaux qui réfléchissent à partir des contextes et des enjeux propres aux États-Unis que j'avais eu à cœur de déplacer (géographiquement, politiquement, conceptuellement) pour penser la question raciale en France. J'étais occupée à croiser une certaine pensée analytique et métaphysique étatsunienne de la race avec des analyses plus critiques, subalternes et postcoloniales de la racialisation et des racismes et avec les apports empiriques des sciences sociales françaises qui diagnostiquaient la « question raciale » dans la spécificité de pratiques discriminatoires. Je cherchais à produire une grille théorique capable de penser avec rigueur de quelle manière la race comme « instrument de domination sociale » se manifestait en France. Ce faisant, j'étais au fond restée prisonnière d'une tradition de pensée européocentrée, oublieuse des ressources des épistémologies du Sud, y compris pour critiquer l'impérialisme et l'eurocentrisme de certaines positions se prétendant universalistes.

D'autre part, Capucine Boidin le souligne également, Frantz Fanon, comme d'ailleurs Aimé Césaire, fait partie « de l'univers de noms tutélaires »

4. Une première invitation avait été fixée le 20 novembre 2015, annulée à la suite des attentats et de la fermeture subséquente des lieux publics, en l'occurrence du lycée Henri-IV où devait se tenir la séance.

5. Sur la trame de l'introduction que j'avais rédigée pour la réédition de Frantz Fanon [2011].

des théoriciens décoloniaux, comme il l'est des théoriciens postcoloniaux dès les années 1980 : il est intéressant d'observer que s'il y a bien des différences importantes entre les deux courants, notamment en raison des contextes géopolitiques de leur formulation ou des disciplines mises en avant pour produire les ressources épistémiques et heuristiques nécessaires pour penser les processus de racialisation, il peut aussi y avoir des points communs, notamment dans les influences ou les sources intellectuelles revendiquées. Les auteurs caribéens en particulier sont volontiers rapprochés des auteurs latino-américains, mais également présents parmi les auteurs centraux de la « *Africana philosophy* » ou de la « *Critical philosophy of race* » qui s'est développée en lien avec de multiples courants de réflexion, parmi lesquels la philosophie de la libération, les études féministes et les études postcoloniales. Il y a donc là une constellation d'influences entre lesquelles on peut tisser des liens. C'est sur ma lecture de et avec Fanon, auteur « français » (je veux dire par là ni anglo-américain ni latino-américain), mais aussi caribéen et algérien, que les interactions, rapprochements et frictions entre ces différents courants me semblent avoir été et être encore les plus féconds.

STÉPHANE DUFOIX : Le seul article sur l'Amérique latine que j'avais pu lire avant le dossier des *Cahiers des Amériques latines* était celui de Neil Lazarus [2006] dans un ouvrage d'introduction aux études postcoloniales. Mais je préparais mon habilitation sur le concept de diaspora, et il m'avait été surtout utile pour reconstruire la mouvance postcoloniale en général. De fait, à ce moment-là, j'étais passé à côté de la question décoloniale. C'est donc par le titre « tournant décolonial » plus que par la mention de la philosophie de la libération que je découvre le dossier au printemps ou à l'été 2015, alors que je préparais un cours pour la formation commune du master à Sciences Po intitulé : « Les sciences sociales sont-elles universelles ? » Mon *syllabus* pour cet enseignement contient alors une séance sur l'évolution des sciences sociales latino-américaines et propose un texte d'Aníbal Quijano. En reprenant mes carnets de notes, je me suis rendu compte qu'un des moyens par lesquels je suis arrivé à Quijano et à la question du décolonial – qui est citée telle quelle dans mon *syllabus* – c'est justement par le dossier des *Cahiers des Amériques latines*. Cette proposition de cours s'inscrit également dans une inflexion de ma recherche, depuis le début des années 2010, vers une généalogie des théories de la globalisation, sur lesquelles j'enseignais déjà à Science Po. Je réalise alors, certes tardivement, que la théorie générale en sciences sociales est très ethnocentrique et qu'il faut chercher des alternatives épistémologiques. Je fais toujours fonctionner l'évolution de mes recherches avec une création ou des changements de cours, car cela constitue un moyen de lire, de faire lire et d'avoir des retours.

Dans ce cadre, j'organise, fin mai 2015 – mais la préparation commence plus d'un an auparavant – un colloque à Cerisy-la-Salle, avec Alain Caillé,



Frédéric Vandenberghe et Philippe Chanial, intitulé « Des sciences sociales à la science sociale⁶ ». Y étaient présentes des personnes que je connaissais déjà comme le géographe Christian Grataloup ou l'historien Romain Bertrand, mais j'avais surtout fait venir Sergio Costa, un chercheur brésilien qui enseigne et vit en Allemagne et dont j'avais eu l'occasion de lire un texte dans *Decolonizing European Sociology* [Rodriguez *et al.*, 2016]. Il avait préparé pour Cerisy un texte très intéressant qui montrait le passage sous silence de la théorie sociale latino-américaine. Il avait notamment présenté des chiffres que j'utilise toujours sur les auteurs les plus cités au début des années 2000 dans la *Revista Mexicana de Sociología* et dans la *Revista Brasileira de Ciências Sociais*: c'étaient toujours des auteurs européens ou nord-américains. Or cela ne remontait pas à cinquante ans, mais à cinq ou dix ans, et j'avais été très marqué par cela. Donc la préparation du cours de Sciences Po et la rencontre avec Sergio Costa en 2015 m'ont incité à aller plus loin dans mes lectures sur l'Amérique latine, que je connaissais très mal il faut bien le dire, et sur la question du postcolonial et du décolonial latino-américain.

J'avais déjà eu le déclic sur d'autres régions du monde, en particulier sur l'Asie grâce à la sociologue Laurence Roulleau-Berger [2015], qui utilise le concept de sociologie post-occidentale depuis au moins la fin des années 2000: elle m'a fait découvrir et rencontrer, dans le cadre du LIA (Laboratoire international associé) qu'elle avait créé au sein du CNRS, des auteurs chinois, japonais et coréens qui réfléchissaient aux multiples chemins vers la modernité, dans le sillage de la perspective sur les « modernités multiples » [Eisenstadt, 2004], mais également aux possibilités d'une épistémologie moins occidentale. La mise en place d'un numéro spécial de la revue *Socio* nous a permis de traduire de l'anglais certains de ces auteurs afin de les faire connaître auprès d'un public français⁷. Par ailleurs, lors du Congrès mondial de sociologie à Yokohama en 2014, j'ai eu l'occasion de rencontrer par exemple Raewyn Connell [2007], l'autrice de *Southern theory*, mais aussi Gurminder Bhambra [2014], qui préparait alors son livre *Connected Sociologies* et qui faisait remarquer à quel point les sociologies asiatiques étaient déconnectées des sociologies latino-américaines et africaines et vice versa. Mais à ce moment-là, je ne travaillais pas directement sur la désoccidentalisation des sciences sociales ou l'indigénisation, c'est venu plus tard, en 2017. À l'époque, j'étais encore largement sur les questions de mondialisation et globalisation.

Dernier point, pourquoi ce numéro m'a-t-il aussi servi à ce moment-là? En 2014, j'ai inscrit en thèse avec François Cusset un étudiant, Simon Tabet, qui travaillait sur une généalogie du concept de postmodernité. Tous les trois, nous avons organisé en décembre 2016 une journée d'étude intitulée « *Global South*. La

6. Colloque tenu en 2015 et publié en 2018.

7. Les auteurs et autrices en question étaient Li Peilin, Han Sang-Jin, Kazuhisa Nishihara, Veena Das et Shalini Randeria, ainsi que Kazuhiko Yatabe. J'avais personnellement traduit Li Peilin et Kazuhisa Nishihara.

théorie critique et le Sud global». Fait très intéressant : nous avons réussi à réunir des collègues très différents (littérature comparée, littérature latino-américaine, philosophie, sociologie, anthropologie...). Y étaient présent·es Claire Joubert, Sergio Costa, Gurminder Bhambra, Shalini Randeria, Fernando Resende, Matthieu Renault ou encore Leyla Dakhli. La théorie critique latino-américaine y avait été très présente, autour d'auteurs que j'avais pu découvrir avec le dossier (Dussel, Mignolo, Quijano). Voilà retracée l'année charnière 2015.

Je n'ai pas lu le dossier avant 2015 en raison de la forte structuration des disciplines en France et du statut des études régionales : j'avais une connaissance exceptionnellement faible de ce que pouvaient être les sciences sociales latino-américaines, car à ce moment-là je n'étais pas capable de lire ni l'espagnol ni le portugais. Or il y avait relativement peu de textes en français. J'ai donc commencé à me mettre à l'espagnol à ce moment-là puis au portugais quelques années plus tard, en 2018. L'investissement a été long ! À l'époque, je ne voulais pas seulement traiter des questions régionales, je voulais aussi initier les étudiants à ce que pouvaient être les principaux points de discussion autour de l'indigénisation, l'universalisation et les particularismes à partir de différents auteurs. À l'époque, par exemple, je ne connaissais pas les textes de Walter Mignolo.

Effets

CAL : *Que vous a apporté à ce moment-là le numéro (connaissances, démarches, concepts, généalogies, etc.) ? Quels articles vous ont été les plus utiles ? Vous a-t-il donné envie de lire davantage d'auteurs et d'autrices décoloniaux ? Que disait ce dossier qui n'était pas connu ou débattu à l'époque ? Quels étaient ses angles morts ou que ne disait-il pas que l'on dirait aujourd'hui ? Que diriez-vous des études décoloniales en France aujourd'hui et des polémiques qu'elles suscitent ?*

MB : La lecture du dossier a été extrêmement précieuse pour moi à plusieurs titres. Premièrement, elle m'a dessillée sur ce que j'appellerais aujourd'hui ma propre « ignorance blanche », en empruntant le terme à Charles Mills, qui l'a forgé et théorisé notamment dans l'ouvrage dirigé par Shannon Sullivan et Nancy Tuana [2007]. Même en travaillant à rendre visibles les effets (sociaux, politiques, épistémiques) produits en France par la racialisation comme construction, identification et hiérarchisation de groupes sociopolitiques repérés par certains signes corporels et rapportés à une origine commune, j'étais moi-même restée insensible à une littérature qui proposait une historicisation et une matérialité de la race comme centrale dans l'établissement et le maintien d'une matrice coloniale des relations de pouvoir – la « colonialité du pouvoir » qui est, comme le rappelle l'introduction de votre dossier, « la contribution la plus importante du groupe » Modernité/Colonialité. Si le dossier comporte des articles de Enrique Dussel,



Walter D. Mignolo et Ramón Grosfoguel entre autres, il m'a conduite, tout comme d'ailleurs l'invitation de Lenita Perrier, à lire Aníbal Quijano qui avait été traduit dans *Mouvements* en 2007, ainsi que María Lugones, qui a forgé le concept de « colonialité du genre » et que j'ai pu lire en anglais dans les articles parus dans le journal *Hypatia* [Lugones 2007, 2010]. J'ai pu voir à l'œuvre, dans ma propre ignorance, certains mécanismes de production de ce qui n'est pas simplement une absence de connaissance aisément comblée par la lecture, mais le résultat ou l'effet de structures de production de ressources épistémiques – enseignement, construction du champ académique, traductions et marginalisation linguistique, politiques éditoriales et pratiques de citations. Cela m'a conduite à être plus attentive encore à mon propre positionnement dans mes travaux.

Deuxièmement, l'introduction du dossier et le chapitre de Capucine Boidin m'ont permis d'avoir une bien meilleure compréhension non pas seulement des concepts et paradigmes des auteurs décoloniaux, mais aussi de la cartographie intellectuelle de leur réception en France et de leur inscription dans des débats qui rejetaient violemment, depuis la période 2005-2007, la pertinence des études postcoloniales auxquelles les auteurs latino-américains ont été amalgamés. Ce qui est particulièrement éclairant dans ces articles, rétrospectivement, est la continuité entretenue de la confusion qui est déjà parfaitement diagnostiquée en 2009 et qui conduit plus de dix ans plus tard un groupe d'universitaires conservateurs à s'élever contre un ennemi de paille constitué par le conglomerat des études postcoloniales, du décolonialisme ou de la pensée décoloniale, du wokisme, de l'islamogauchisme, de la *cancel culture* et autres « idéologies oppressives », « prétendant être émancipatrices », à affirmer que la « tyrannie décoloniale », « répandue en Amérique du Sud avec des auteurs aussi influents que Walter D. Mignolo et Ramón Grosfoguel », est aussi chinoise et russe, islamiste, raciste et antisémite (billet du 16 juin 2022 de l'Observatoire du décolonialisme). Ce qui était pourfendu comme « communautariste » il y a dix ans est toujours vilipendé comme un courant identitaire et essentialiste, sans que soit davantage prise au sérieux aujourd'hui qu'en 2009 la multiplicité et la richesse des paradigmes, concepts, propositions de constitution de savoirs nouveaux. Ce qui est frappant, c'est la durée des attaques et la négligence de toute réflexion théorique un peu rigoureuse.

Troisièmement, le dossier a attiré mon attention sur deux points qui sont devenus centraux dans mes réflexions et plus largement, au-delà de mon cas particulier, dans une certaine manière de produire un discours philosophique critique aujourd'hui, je crois. Premièrement, même si on peut considérer que l'article de Bourdieu sur les « conditions sociales de la circulation internationale des idées » dans les *Actes de la recherche en sciences sociales* en 2002 en était une préfiguration, le dossier présente une réflexion sur le positionnement de la production et la circulation des savoirs, sans se contenter de poser ce cadre épistémologique pour les savoirs subalternes, marginaux, plus aisément considérés comme situés – comme

si les savoirs majoritaires étaient eux, produits hors de tout espace particulier, d'un point de vue «de nulle part». Les réflexions actuelles, en philosophie, sur la nécessaire et explicite prise en compte des conditions de possibilité (historiques et sociales) de production de connaissances, me semblent avoir pour une de leurs sources intellectuelles les réflexions menées notamment par Enrique Dussel dans l'article «Pour un dialogue mondial entre traditions philosophiques». Deuxièmement, on trouve déjà dans ce même article une réflexion qui renouvelle le concept d'universel en le déplaçant vers un pluriversel, pensé comme horizon ou projet mondial de dialogue interphilosophique – démontrant ainsi que contrairement à la critique qui leur est faite encore ordinairement aujourd'hui, les décoloniaux ne développent pas une pensée critique relativiste, qui se poserait *contre* l'universel, mais une pensée dynamique et dialogique, une pensée qui se construit en commun, contre l'eurocentrisme érigé en monologue philosophique. C'est là une invitation à «décoloniser l'universalisme» qui ne renonce pas à l'universel, mais qui propose de l'enrichir en exigeant une réflexion sur les conditions de partage des critères d'accès aux pensées et aux savoirs des «autres». Il me semble que c'est une idée sur laquelle travaille aujourd'hui encore un certain renouvellement du discours philosophique qui puise aussi chez Merleau-Ponty, Césaire, Souleymane Bachir Diagne, parmi d'autres, les hypothèses de construction d'un tel universel anti-impérialiste.

SD: Je me souviens que je n'avais pas lu l'intégralité du numéro en 2015: l'ouverture ne s'est pas produite exactement de la même façon pour tous les articles ou tous les auteurs en question. Et les articles que j'ai le plus lus n'ont pas toujours été ceux que j'ai le plus utilisés dans mes *syllabi*. Le cas le plus symptomatique est l'interview avec Enrique Dussel et son article dans ce numéro – qui ont été très importants pour moi, car je n'avais jamais croisé le nom de Dussel – mais je n'ai jamais trouvé le moyen de l'inclure dans un *syllabus* parce que c'était un article trop compliqué, vraiment un article de philosophie, que je ne pensais pas pouvoir trouver sa place. Je ne suis pas certain que les étudiants de 4^e année à Sciences Po auraient été capables de le lire sans passer une séance entière dessus, notamment en raison des notions que comprenait ce texte, comme celle de «pluriversel transmoderne». Je vois aujourd'hui encore la difficulté qui est la mienne pour faire passer ces idées-là auprès de mes étudiants. Donc j'avais puisé des idées pour moi tout en allant chercher des articles plus accessibles.

Ensuite, ce qui m'a le plus intéressé dans un premier temps, c'était cette notion de colonialité. Elle permettait de distinguer le colonialisme de la colonialité... et permettait notamment de penser la question d'une inertie épistémique du colonial. C'était une hypothèse intéressante qu'on pouvait retrouver ailleurs sur le fait que l'une des choses les plus difficiles à penser et à reconnaître, c'était justement à quel point on ne peut se débarrasser que très lentement de la colonialité du savoir et uniquement à long terme. Ce sont des mécanismes relativement classiques de



la sociologie que Norbert Elias et Pierre Bourdieu avaient bien décrits : le temps joue un rôle dans l'incorporation des normes et la naturalisation des structures psychiques. Mais la grande nouveauté, c'était ce rapport au colonial et à la race. Il n'y avait que relativement peu de travaux là-dessus, sur la façon dont le colonial avait été un instrument culturel, culturel pas dans le sens de Saïd, mais plutôt comme un instrument de mise en place de savoir et donc un instrument d'injustice épistémique. En revanche, quand j'ai commencé à lire Aníbal Quijano, je n'avais pas forcément conscience de son apport aux théories de la modernité et de la mondialisation : je n'ai pas lu tout de suite son article de 1992 « Colonialidad y modernidad/racionalidad » ni celui qu'il avait publié avec Immanuel Wallerstein [1992] la même année sur la question de l'américanité.

À l'époque je n'avais pas non plus conscience de ce qu'avait été la constitution du groupe Modernité/Colonialité. On ne procède quasiment jamais d'une manière intensive dans l'exploration ! Je l'ai fait plus tard aux alentours de 2016-2017... J'ai découvert par exemple la constitution en 2012 du Latin-American Subaltern Studies Group dont je n'avais jamais entendu parler et qui s'est formé par une connexion intentionnelle sur le modèle du South Asian Subaltern Studies Group constitué au début des années 1980. Cela permettait de faire des connexions, de mieux comprendre la circulation des idées et des porteurs d'idées, des théories et des concepts. J'ai retrouvé une partie du déroulement de l'histoire de la constitution de ces groupes grâce à l'article de Capucine Boidin dans le *Cahier des Amériques latines*. Quand j'ai lu le dossier, j'avais considéré cet article comme une étude de réception et ce n'était pas ce qui m'intéressait alors. Je l'ai donc lu plus tard... On fait souvent des tris au cours d'une recherche pour le meilleur, mais aussi pour le pire. Si je n'avais pas fait ce choix-là, j'aurais plus vite découvert ce fil et j'aurais pu expliquer d'une meilleure façon comment cela s'était passé...

Un dernier point peut-être. Dans la grande majorité des cas, ce sont finalement les revues spécialisées sur des régions du monde hors d'Europe ou d'Amérique du Nord qui donnent les informations nécessaires à l'écriture d'une histoire plus mondiale des sciences sociales. Le caractère « central » des revues justement dites « généralistes » ou « centrales » n'est en définitive qu'une forme de métonymie de la structure hégémonique du système global des connaissances.

BIBLIOGRAPHIE

- BESSONE Magali, 2013, *Sans distinction de race ? Une analyse critique du concept de race et de ses effets pratiques*, Paris, J. Vrin.
- BHAMBRA Gurminder K., 2014, *Connected Sociologies, Theory for a Global Age*, Londres, Bloomsbury Academic.
- BOURDIEU Pierre, 2002, « Les conditions sociales de la circulation internationale des idées », *Actes de la Recherche en Sciences Sociales*, vol. 145, n° 1, p. 3-8. <https://doi.org/10.3406/ars.2002.2793>
- CAILLÉ Alain et al. (dir.), 2018, *Des sciences sociales à la science sociale :*

- fondements anti-utilitaristes*, Lormont, Le Bord de l'eau.
- CONNELL Raewyn, 2007, *Southern Theory*, Cambridge, Polity.
 - EISENSTADT Shmuel Noah, 2004, «La modernité multiple comme défi à la sociologie», *Revue du MAUSS*, vol. 24, n° 2, p. 189-204, <https://doi.org/10.3917/rdm.024.0189>
 - FALQUET Jules & FLORES ESPÍNOLA Artemisa, 2019, «Introduction», *Les Cahiers du CEDREF. Centre d'enseignement, d'études et de recherches pour les études féministes*, n° 23, p. 6-45.
 - FANON Frantz, 2011, *Œuvres de Frantz Fanon. Peau noire, masques blancs. L'An V de la révolution algérienne. Les Damnés de la terre. Pour la révolution africaine*, Paris, La Découverte, coll. «Cahiers Libres».
 - LAZARUS Neil (dir.), 2006, *Penser le postcolonial: une introduction critique*, trad. Marianne Groulez, Christophe Jaquet, et Hélène Quiniou, Paris, Éditions Amsterdam.
 - LUGONES María, 2007, «Heterosexualism and the Colonial/ Modern Gender System», *Hypatia*, vol. 22, n° 1, p. 186-209.
 - LUGONES María, 2010, «Toward a Decolonial Feminism», *Hypatia*, vol. 25, n° 4, p. 742-759.
 - LUGONES María, 2019, «La colonialité du genre», *Les Cahiers du CEDREF. Centre d'enseignement, d'études et de recherches pour les études féministes*, trad. Javiera Coussieu-Reyes et Jules Falquet, n° 23, p. 46-89, <https://doi.org/10.4000/cedref.1196>
 - QUIJANO Aníbal, 1992, «Colonialidad y Modernidad/Racionalidad», *Perú Indígena*, vol. 13, n° 29, p. 11-20.
 - QUIJANO Aníbal & WALLERSTEIN Immanuel, 1992, «Americanity as a Concept, or the Americas in the Modern World-System», *International Journal of Social Sciences*, vol. 134, p. 583-591.
 - RODRIGUEZ GUTIÉRREZ, BOATCĂ Manuela & COSTA Sérgio (dir.), 2016, *Decolonizing European sociology: transdisciplinary approaches*, Londres/New York, Routledge.
 - ROULLEAU-BERGER Laurence, 2015, «Sciences sociales "postoccidentales": de l'Asie à l'Europe», *Socio. La nouvelle revue des sciences sociales*, n° 5, p. 9-23. <https://doi.org/10.4000/socio.1882>
 - SEGATO Rita Laura, 2021, *L'Écriture sur le corps des femmes assassinées de Ciudad Juárez: territoire, souveraineté et crimes de second État*, trad. Irma Velez et Pascale Molinier, Paris, Payot.
 - SEGATO Rita Laura, 2022, *La Guerre aux femmes*, trad. Irma Velez et Alicia Rinaldy, Paris, Payot.
 - SEGATO Rita Laura, GAUTHIER Léa & MOLINIER Pascale, 2014, *L'Œdipe noir: des nourrices et des mères*, Paris, Payot.
 - SULLIVAN Shannon & TUANA Nancy (dir.), 2007, *Race and epistemologies of ignorance*, Albany, State University of New York Press.